



Parole versus obésité communicative : une manifestation de la crise du langage

Ociel Flores Flores

Universidad Autónoma Metropolitana - Azcapotzalco, Mexique

ociel_f@yahoo.com

Reçu le 13-11-2016 / Évalué le 21-11-2016 / Accepté le 29-11-2016

Résumé

L'utilisation des nouveaux moyens d'émission de messages, instantanés, sans fil, a donné lieu à un *boom* communicatif. Les *internauts* et les usagers de téléphones portables échangent de l'information à tout moment, partout, sous n'importe quel prétexte, même le plus banal. Ce penchant à « rester en contact », loin d'être une pratique inoffensive, cache un malaise profond : on parle pour combler une carence ou pour dissimuler son vrai *je* ; certains penseurs voient même dans cette attitude une manifestation de « l'insignifiance du vécu » ou « l'incapacité de dire l'être ».

Mots-clés : internaute, digital, multimédia, incommunication

Parole versus obesidad comunicativa: una manifestación de la crisis del lenguaje

Resumen

La adopción de los nuevos medios de emisión de mensajes, instantáneos, inalámbricos, ha propiciado un *boom* comunicativo. Los *internautas* y los usuarios de teléfonos celulares intercambian información en todo momento, en todo lugar, por cualquier razón, incluso la más fútil. Esta propensión a “mantenerse en contacto”, lejos de ser una práctica inocua, oculta un malestar profundo: se habla para colmar una carencia o para ocultar el verdadero yo; algunos pensadores ven incluso en esta actitud una manifestación de “la insignificancia de lo vivido” o “la incapacidad para decir el ser”.

Palabras clave: internauta, digital, multimedia, incommunicación

Parole versus communicational obesity: a manifestation of the language's crisis

Abstract

The wireless sending of instant messages has caused a communicative boom. Internet and cell-phone users exchange information anytime, anywhere, for any

reason, even the most trivial one. This desire to “keep in touch”, far from constituting a harmless behavior, reveals a deep malaise: people chat to fill a void, or to conceal their real selves; some philosophers and artists see in this attitude an expression of what might be called “the meaninglessness of the experience”, or « the inability to express the *being* ».

Keywords: internet, digital, mass media, lack of communication

Les langues manifestent à un moment donné une inadéquation entre ce qu’elles disent et ce qu’elles devraient exprimer. Cette inadéquation n’est qu’un symptôme de l’une des fréquentes crises que les sociétés subissent. Quand le sens dont les langues sont porteuses se pervertit, c’est que les relations entre leurs parlants le sont aussi dans une grande mesure. La dévalorisation et le maintien de l’intégrité des langues et des mots qui les composent sont des préoccupations constantes chez de nombreux penseurs. Et la récupération du sens des mots devient pour eux une urgence car, si les discours sont équivoques, le sens des actions des hommes est incertain.

De nos jours, dû surtout à la prolifération de produits technologiques qui diffusent des messages « virtuels », qui instaurent des façons inouïes de parler et d’écouter, des modes qui vont souvent au-delà des anciennes limitations de temps et d’espace, les discours -en particulier l’oral- font l’objet d’une multiplication effrénée, qui entraîne l’épuisement des facultés expressives des mots. Comme conséquence de leur utilisation déformante, les mots tombent soit dans l’excès soit dans l’insuffisance ; c’est-à-dire, ils souffrent de surabondance ou de carence communicative. Les facilités offertes par le téléphone portable et ses succédanés pour mettre en contact des interlocuteurs souvent éloignés, ont donné comme résultat une *surconsommation de communication* (Breton et Le Breton, 2009 : 14)¹. Dans les nouvelles modalités d’échange, les énoncés sont dépouillés de leur significativité, de telle sorte qu’on finit par parler sans rien dire, signale David Le Breton. Avec une interprétation proche, Octavio Paz affirme : « Nous nous noyons non pas dans une mer, mais dans un marais de mots formés aussi bien par des discours politiques que par des sermons » (Paz, 1979 : 108)².

Au moment d’analyser l’incontinence verbale qui distingue l’émission et la consommation de messages par *internet* et d’autres moyens virtuels, Philippe Breton expose que ces nouvelles formes de communication se distinguent par un individualisme qui débouche sur un contact « indirect, abstrait, sans véritable rencontre avec l’autre » (Breton, 1997 : 160). Et il se pose cette question : « Ne serions-nous pas devenus des obèses de la communication ? » Sa réponse suggère que cette

attitude, omniprésente de nos jours, est la conséquence d'un vide généralisé : nous ne communiquons en fait rien et avec cette attitude nous nous éloignons de l'autre (Breton et Le Breton, 2009 : 28)³.

La langue espagnole et la langue française abondent en termes qui désignent un échange verbal sans frein : el *cotorreo* [le papotage], la *vacilada* [la hâblerie], el *cotilleo* [le bavardage], el *rollo* [la verbosité] font allusion à un échange superficiel qui ne favorise nullement une approche authentique entre les interlocuteurs. Toutefois, l'apparente innocuité de l'utilisation abondante de mots et de phrases dépouillés de sens cache un danger, signale David Le Breton : « Le *bavard* tue la langue à sa source en la rendant autiste » (Breton et Le Breton, 2009 : 29). Au lieu de rapprocher les interlocuteurs, le bavardage les isole : « Trop de parole, si cela est possible, emmène l'individu loin du monde, dans des solitudes finalement glacées » (Breton et Le Breton, 2009 : 27), avertit Philippe Breton.

David Le Breton, pour sa part, signale que, dans les espaces publics - *shopping centres*, boulevards fréquentés, boîtes de mode - peu propices à la réflexion, on privilégie l'omniprésence d'un discours anonyme. La musique et le bruit qui inondent le milieu urbain s'associent au bavardage et, tous les trois, forment une barrière protectrice face au silence. Le silence, qui « risque » à chaque instant d'interrompre le bruit de fond du monde contemporain, est interprété comme une anomalie. George Steiner, quant à lui, commente à ce propos : « Tout au long d'une vie trop loquace, j'ai collectionné des silences. Ils sont de plus en plus difficiles à trouver. Le bruit - industriel, technologique, électronique, amplifié à hauteur de folie (*rave*) - est la peste bubonique du populisme capitaliste » (Steiner, 2000 : 234). Jean-Claude Petit ajoute, dans ce même sens, que « le bruit est tellement devenu la mesure de ce qui compte à nos yeux, que le 'profond silence' est devenu pour nous, comme nous le disons si spontanément, 'un silence mort' [...] nous sommes devenus incapables de reconnaître dans le silence une posture humaine essentielle » (Puccinelli Orlandi, 1996 : 33)⁴.

Les discours anonymes et le bruit forment, alors, un mur qui empêche l'instauration d'un entourage silencieux, qui puisse provoquer l'introspection ou quelque forme de rencontre avec son « je intérieur ». Le Breton signale aussi que l'ingestion sans mesure de sons et de mots, qui débouchent sur une forme d'*obésité communicative*, cache un malaise plus profond : « l'insignifiance du vécu », et suggère que la raison pour laquelle on écoute et on parle désespérément est un désir « d'oublier la mort » (Breton et Le Breton, 2009 : 28).

À l'extrême opposé du bavardage, se place l'énoncé significatif par lequel se manifeste la personne. Philippe Breton et David Le Breton désignent ce type de

réalisation communicative comme *parole*. Contrairement à ces rencontres « sans chair » « où tout se dit et rien ne s'échange », la *parole*, « moment privilégié dans le fil de l'existence » (Breton et Le Breton, 2009), rend possible une rencontre réelle avec son prochain et avec soi-même. Philippe Breton dit à ce propos : « Les mots servent à parler et la *parole* à sortir de soi », du fait que la vraie parole « ouvre la voie à plus d'humanité ». La *parole* n'est pas un simple moyen de communication, « c'est l'ensemble de ce que nous avons à dire au monde, à nous dire à nous-mêmes » (Breton et Le Breton, 2009 : 18 et ss.). En même temps, expose David Le Breton, « la parole est le dépôt de la mémoire, le gisement où une communauté sait pouvoir la chercher » (Breton et Le Breton, 2009 : 105). Ainsi, il existe une distinction fondamentale entre l'échange anodin et la *parole*, puisque celle-ci est « le lieu de notre humanité singulière » (Breton et Le Breton, 2009 : 24). Dans ce contexte, Octavio Paz, le poète, exprime une inquiétude semblable avec ces vers : « Contre le silence et le vacarme, j'invente la Parole, liberté qui s'invente elle-même et m'invente, chaque jour. » (Paz, 1990 : 14)⁵.

La crise du langage

Les crises du langage sont des phénomènes inhérents à la vie en commun dans toute société ; elles se manifestent non seulement dans le quotidien, mais aussi dans ces domaines où la parole sert à éveiller des interrogations fondamentales et à dire « l'essentiel ». Deux fondateurs de la pensée et de l'esthétique modernes suggèrent que les mots peuvent faiblir. Lorsque Friedrich Nietzsche met en question les concepts sur lesquels repose la métaphysique, il met aussi en évidence que « toute critique philosophique commence par une critique du langage » (Paz, 1990 : 9 et ss.)⁶. Proche de lui, Arthur Rimbaud dénonce que la poésie de son temps ne correspond plus à l'image convenue du poétique : « Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux. - Et je l'ai trouvée amère... » (cité par Paz, 1990 : 30).

Pour Octavio Paz, des vocables porteurs d'un sens vital sont aujourd'hui des « mots creux », du fait que la réalité qu'ils réfèrent est devenue « trop évidente ». Jadis, on hésitait avant d'utiliser des termes tels qu'*absolu*, *éternité*, *relativité*, *infinitude*... ; « des mots que je ne peux pas prononcer sans avoir le vertige » (Paz, 1992 : 74)⁷, signale Paz. Et il suggère qu'avec la diminution de leur charge significative, se dissolvent des notions centrales de la pensée occidentale. Le théâtre grec traitait sur les effets de « l'*hybris*, c'est-à-dire, sur les causes et les effets du sacrilège par excellence : la démesure, la rupture de la mesure cosmique et divine » (Paz, 1971 : 120)⁸, sacrilège qui ne semble faire plus de sens. George Steiner se prononce d'accord sur ce point, quand il dit ressentir un « subtil malaise émanant de telles infinités ». Et il ajoute que « la sensibilité grecque classique reculait devant les nombres irrationnels et l'incommensurable » (Steiner, 2000 : 17).

Cette préoccupation, qui distingue le discours humaniste de notre temps, apparaît dans l'œuvre de nombreux penseurs du XX^e siècle (Cf. Xirau, 1989 : 151 et ss.)⁹. Un bon nombre d'intellectuels adoptent une attitude de méfiance face aux capacités d'expression des langues et signalent l'urgence de récupérer le « dire authentique ». Parmi les philosophes qui traitent de la dévalorisation du langage et qui entreprennent la recherche des moyens pour « dire le monde », Jean-Paul Sartre insiste sur l'urgence de porter remède à cette utilisation pervertie de la langue, qui devient « une sécrétion de la bête humaine, une bave comparable à celle de l'escargot » (Sartre, 1947 : 301). André Breton, pour sa part, prévient contre l'utilisation perverse dont peut être objet le langage et insiste sur la mission que doit assumer l'écrivain comme défenseur des facultés propres aux mots (Cf. Paz, 1972 : 65). Les idées de Breton à ce sujet soulignent le caractère irrévocable de la langue comme unique moyen capable de contrecarrer ses propres effets fallacieux. Breton renoncera même à la pureté expressive de la musique pour garder la valeur équivoque de la langue, équivoque car profondément humaine. Emmanuel Levinas ne s'éloigne pas trop de cet esprit quand il souligne le risque de dégradation des liens moraux quand on dévalorise la langue. Et il défend le « dire » comme une action éminemment éthique qui exige une attitude responsable du *je* envers l'*autre* (Levinas, 2002 : 74). Le poète Francis Ponge ressent, quant à lui, la défaillance du langage comme « un abîme profond », et il associe « 'sa maladie' à l'absurde du monde, à l'abîme des problèmes métaphysiques », ajoute Jean Voellmy (Voellmy, 1952 : 72).

Martin Heidegger, l'auteur d'*Acheminement vers la parole*, signale de même que « le langage est usé et dilapidé ; qu'il est moyen pour s'entendre, mais sans direction, et par conséquent utilisable de manière arbitraire », Heidegger prévient également sur un danger capital : le langage peut perdre sa faculté de donner compte de l'existence. L'affaiblissement de mots fondamentaux comme le verbe « être » est signe de que « la raison profonde de la parole humaine a subi une régression au niveau d'une banalité grammaticale » (Steiner, 1988 : 66). Celui qui parle porte atteinte à sa condition d'homme lorsqu'il corrompt les facultés expressives qui rendent possible l'énonciation de « l'être authentique ». Cette transgression, signale Heidegger, place l'homme dans une situation d'*indigence*, qui aggrave sa condition d'aliénée en relation avec son propre être : « L'époque est indigente non seulement parce que Dieu est mort, mais aussi parce que les mortels connaissent à peine leur être mortel, et sont à peine capables de le faire » (Heidegger, 1980 : 328). Dans cet ordre d'idées, Ramón Xirau précise que pour Heidegger « notre époque ne nous fournit plus d'aliments vitaux parce qu'elle exige que nous exercions la *volonté de pouvoir* [...] parce que, en faisant croître le désert, on a poussé le nihilisme à ses dernières conséquences » (Xirau, 1989 : 91)¹⁰.

La crise du langage rend pressante la conception d'un *mot nouveau*¹¹. Octavio Paz fait mention de Sigmund Freud comme exemple d'un penseur qui répond aux maux spirituels de son temps en donnant un nom à des réalités jusqu'alors non énoncées. De nouveaux vocables viennent ainsi fournir une représentation aux malaises ressentis par sa société. Ces malaises ne sont pas guéris, mais Freud « leur a donné un vocabulaire et une syntaxe » et il a permis par ce moyen qu'ils soient nommés. Un projet semblable définit la mission de l'écrivain contemporain conscient de que « pour dire le monde, il faut inventer encore une fois tout le langage -tout le monde qui est un langage. » (Paz, 1999 : 14)¹². Claude Vigée signale finalement, dans le domaine de la poésie, une intention équivalente : « La poésie authentique -écriture paradoxale, impossible à produire en apparence, car issue en son principe de la lettre muette Aleph- [...] se voue à susciter avec les mots usés de tous les jours un sens nouveau, à créer des paroles inouïes à partir de l'incréé qui se déploie en elle » (Vigée, 1992 : 19).

C'est ainsi que, comme conséquence d'une utilisation déformante, nos énoncés, nos mots risquent de tomber dans la surabondance ou la carence communicative. Il peut arriver aussi que nos phrases deviennent incohérentes, qu'elles ne disent plus ce qu'elles disaient auparavant. La verbosité du bavard qui « ne pèse pas ses mots » peut également servir à de fins obscures, puisque la langue est susceptible d'acquérir un signe négatif et devenir non pas le moyen privilégié de la manifestation de « mon je authentique », mais un instrument d'aliénation de plus.

Bibliographie

- Breton, Ph. 1997. *L'utopie de la communication*. Paris : La Découverte/Poche (Essais 29).
- Breton, Ph., Le Breton, D. 2009. *Le silence et la parole. Contre les excès de la communication*. Strasbourg-Toulouse : Éditions Arcanes-Èrès (Collection Hypothèses).
- Gadamer, H.-G. 2001. *Estética y hermenéutica*. Madrid: Tecnos.
- Heidegger, M. 1980. *Chemins qui ne mènent nulle part*. Paris : Gallimard.
- Levinas, E. 2002. *Ética e infinito*. Madrid: A. Machado Libros (La balsa de la medusa, 41).
- Paz, O. 1992. *Al paso*. Barcelona: Seix Barral.
- Paz, O. 1990. *El arco y la lira*. México: FCE.
- Paz, O. 1979. *In/Mediaciones*. Barcelona: Seix Barral.
- Paz, O. 1971. *Las peras del olmo*. Barcelona: Seix Barral.
- Paz, O. 1990. *Liberté sur parole*. Paris : Gallimard.
- Paz, O. 1999. *Memorias y palabras, Cartas a Pere Gimferrer (1966-1977)*. Barcelona: Seix Barral.
- Paz, O. 1972. *Solo a dos voces*. Barcelona: Seix Barral.
- Puccinelli Orlandi, E. 1996. *Les formes du silence, dans le mouvement du sens*, France : Éditions des Cendres (Archives du commentaire).

- Sartre, J.-P. 1947. *Critiques littéraires. Situations I*. Paris : Gallimard (Collection Idées).
- Shärer-Nussberger, M. 1989. *Octavio Paz. Trayectorias y visiones*. México: FCE.
- Steiner, G. 1988. *Martin Heidegger*. Paris : Flammarion.
- Steiner, G. 2000. *Errata*. Paris : Gallimard-Folio.
- Steiner, G. 2008. *Nostalgia del absoluto*. Madrid: Siruela (Biblioteca de ensayo 12).
- Vigée, C. 1992. *Dans le silence de l'Aleph. Écriture et révélation*. Paris : A. Michel (Collection Spiritualités vivantes).
- Voellmy, J. 1952. *Aspects du silence dans la poésie moderne, une étude sur Verlaine, Mallarmé, Valéry, Rimbaud, Claudel, René Char et Francis Ponge*. Zürich: O. Altorfer.
- Xirau, Ramón. 1989. *Antología*. México: Editorial Diana.

Notes

1. Expression proposée par Philippe Breton.
2. “Nos ahogamos no en un mar sino en un pantano de palabras. Del discurso político al sermón.”
3. David Le Breton reconnaît, malgré tout, une qualité au *bavardage*, lorsqu’il le décrit comme une « poétique de l’énonciation » qui ne compromet l’ordre du monde, mais qui « ajoute du sel » à la « célébration de la vie quotidienne ». Il critique toutefois le « bavard », qui « met en œuvre une rhétorique inlassable de l’insignifiant ».
4. Eni Puccinelli Orlandi signale, dans ce même sens, que « dans notre contexte historico-social, l’homme en silence est un homme *sans sens*. Pour fuir ce risque, il se remplit de mots...».
5. “Contra el silencio y el bullicio, invento la Palabra, libertad que se inventa y me inventa cada día.”
6. “toda crítica filosófica se inicia con un análisis del lenguaje.”
7. “palabras que no puedo decir sin sentir vértigo.”
8. “la *hybris*, esto es, sobre las causas y los efectos del sacrilegio por excelencia: la desmesura, la ruptura de la medida cósmica y divina.”
9. Ramón Xirau signale la recherche du *mot perdu* comme l’action prédominante de la poésie moderne.
10. “nuestra época no nos proporciona víveres vitales porque exige que ejerzamos la *voluntad de poder* que se revela bajo la forma de la eficacia, la técnica provocadora [...], porque, al hacer crecer el desierto, ha llevado el nihilismo a sus últimas consecuencias.”
11. Maya Shärer-Nussberger rappelle dans ce contexte qu’un sujet central dans la poétique pazienne est celui du « mot/semence » comme possibilité de régénération du mot originel (Shärer-Nussberger, 1989 : 145).
12. Freud “les dio un vocabulario y una sintaxis”. “...para decir el mundo hay que inventar otra vez todo el lenguaje -todo el mundo que es un lenguaje.” Avec un sens proche, Paz cite Robert Frost : « Quand j’ai commencé à écrire, je me suis aperçu que les mots des anciens ne m’étaient pas utiles ; il a fallu que je crée moi-même mon propre langage... » (Paz, 1999 : 164). Dans ce contexte, George Steiner souligne que ce n’est pas un produit du hasard le fait que Freud se soit servi « des mythes et du matériel imaginaire et poétique de la littérature pour fournir des preuves décisives de ses théories. » (Steiner, 2008 : 41).